

Alex Nikolavitch s'est récemment lancé dans l'écriture de romans. Auparavant, il cumulait déjà les casquettes de scénariste et traducteur de bande dessinée, d'essayiste et de conférencier, spécialisé dans la bande dessinée américaine. Il a traduit de nombreux comics dont Batman, Hulk, V pour Vendetta ou The Darkness ; mais aussi scénarisé de nombreuses BD parmi lesquelles La dernière cigarette, ou plus récemment HP Lovecraft, celui qui écrivait dans les ténèbres...

Alex Nikolavitch : L'Amant du Louvre

Paris, 1832, le 20 juin.

Très cher et excellent ami,

C'est avec un immense plaisir que j'entendis hier l'annonce de votre prochain retour parmi nous, chargé comme il se doit de maints trésors des temps passés les plus lointains. Comme je vous envie, d'ailleurs. Vous le savez, les mystères de l'Égypte éternelle font depuis toujours pour moi l'objet d'une passion dévorante, et les questions se bousculent en moi au point d'en faire trembler ma plume. En poser une serait réduire le champ de ma curiosité. Je vous en conjure, dites-moi tout. Narrez-moi, avec force détails, vos aventures, vos découvertes, vos extases mystiques et esthétiques, avant que la fièvre des salons parisiens et le prestige des explorateurs lointains ne vous emportent.

Quant à moi, sachez que le projet dont je vous entretins peu avant votre départ vers le Levant prend peu à peu forme. La Mairie a enfin racheté l'ancienne tour de Saint Jacques des Boucheries, très abîmée par le temps et le mésusage. Car rendez-vous compte, l'on avait converti ce clocher philosophal, dont la légende attribue le dessein à rien moins que Nicolas Flamel, en manufacture de petits plombs. Peut-être eut-il goûté l'ironie de la chose, mais pour ma part je compte bien rendre son lustre à l'édifice de l'alchimiste vénérable qui habitait non loin.

En attendant impatiemment de vos nouvelles,

Votre vieux camarade,

Félicien Lolonnois

Le Caire, 1832, le 30 août.

Mon vieil ami,

Je constate que vous n'avez guère changé en mon absence et que toujours et encore vous professez ces croyances et tocades dont, je l'espère, vous m'excuserez que je m'amusasse. Certes, les anciens détenaient des secrets d'ingénierie de nature à laisser pantois, et je m'en trouve être le témoin oculaire et ébahi. Que je regrette que vous n'ayez pu m'accompagner, cela me prive du plaisir de vous voir vous en abasourdir à votre tour. J'arrangerai pour vous une visite de la collection que nous ramènerons, destinée à alimenter le musée Charles X au Louvre. Il y aura là de quoi, je le subodore, satisfaire votre dévorante curiosité et susciter chez vous un émerveillement sans bornes.

Qui ne sera rien, d'ailleurs, à côté de la pièce maîtresse, bien trop grande pour être installée dans le vénérable palais des rois de France. Mais je n'en dirai pas un mot de plus, de peur de gâcher la surprise considérable qu'elle représentera. Sa Majesté Louis-Philippe semble désirer en faire un des joyaux de la capitale. Ce chargement nous ralentit néanmoins, et le vapeur qui me ramène à Paris mettra plusieurs mois à effectuer le voyage. Quand vous saurez pourquoi, vous comprendrez.

Bien à vous,

Apollinaire Lebas

Paris, 1832, le 25 octobre.

Cher ami,

Bigre, vous piquez de fait ma curiosité et m'avez placé, depuis votre missive, sur des charbons ardents. J'entends en effets, dans les antichambres de l'Hôtel de Ville, bruisser la rumeur insistante. L'on cherche un écrin de taille à accueillir ce cadeau que vous ramenez de l'Orient mystérieux.

Pour ma part, j'ai visité hier la Tour Saint-Jacques, et me trouve navré des déprédations qu'elle a subies au fil de décennies, que dis-je, des siècles où cette merveille fut négligée.

Sous le sceau du secret, je m'en vais vous révéler en quoi ce lieu m'intéresse tant. Vous avez beau moquer mes recherches philosophiques, je vous le pardonne de grand cœur car je vous sais par nature bienveillant. Et votre bon sens scientifique m'a souvent, de surcroît, permis d'éviter de me fourvoyer dans des impasses par trop spéculatives. Restez, je vous en conjure, cet ami fidèle qui m'écoute et sans fard me dispense avec honnêteté ses avis, fussent-ils acerbes.

Comme vous le savez, je me pique depuis nos études d'approfondir ma connaissance de l'alchimie, la philosophie secrète de nos ancêtres. Ses applications à l'architecture m'intéressent tout particulièrement et me semblent porteuses d'immenses promesses. Car plus que créer de l'or à partir de plomb, cette science vise à libérer l'âme de sa gangue de scories. Et quel meilleur athanor pour cela qu'une construction géométriquement pure ? Mais l'un des outils les plus puissants de l'alchimie se trouve être l'union des contraires, celle des esprits acides et de l'alcali, celle de la cendre et de l'or, celle du principe viril et de sa contrepartie femelle. Appliqués à l'architectonique, ces principes se révèlent extraordinairement féconds.

Avez-vous remarqué, par exemple, que le palais du Louvre est femme ? Son plan au sol s'avère une restitution parfaite de la chambre intime du doux sexe, précédée de son corridor. Et à présent que le palais recèle un musée destiné à l'édification de tous, il est de mon devoir philosophal d'assurer l'union de ce principe femelle à un principe mâle correspondant, qui l'empêchera de demeurer stérile. Notez d'ailleurs que, dans la Cour Carrée, la Poterne d'Orient est comme il se doit surmontée de symboles.

Vous devinez j'en suis sûr à présent la raison de mon intérêt pour la vieille tour de feu Nicolas Flamel.

En espérant que vous ne jugiez pas trop durement mes vaticinations d'esprit enfiévré.

Bien à vous,

Félicien Lolonois

Alexandrie, 1833, le 3 janvier.

Mon ami,

Je ne saurais prendre en défaut l'articulation symbolique de votre projet, quand bien même ma complexion personnelle m'empêcherait d'y prêter foi.

Néanmoins, puisque vous me demandez un avis amical mais dénué d'appâts, je me dois de vous indiquer la faille terrible de ce projet qui est le vôtre. Le phallus de pierre dont vous voudriez qu'il féconde le Louvre se dresse à l'Est, quand la vulve du palais est orientée à l'Ouest. Vous feriez de ces deux vénérables bâtiments deux amants transis ne parvenant à se toucher tels ceux de ces romans-feuilletons que l'on suit dans les gazettes, et que les circonstances et l'art de leurs auteurs s'acharnent à éloigner l'un de l'autre.

Cela me semble de nature à vider votre restauration de son sens profond. Ce qui fécondera le palais et l'esprit de nos contemporains et de leurs descendants, ce seront les trésors que nous confierons à l'ancienne forteresse, pour leur édification et la connaissance partagée du passé le plus lointain.

Espérant ne pas vous avoir froissé,

Apollinaire Lebas

Rhodes, 1833, le 6 avril.

Vieux camarade,

Je sais avoir été peut-être brutal dans mon dernier courrier, et je vous présente pour cela mille excuses. Je regrette profondément d'avoir mis à mal votre rêve, mais n'allez pas user vos forces à la poursuite de chimères qui vous consumerait.

Dès mon arrivée à la capitale, je mettrai tout en œuvre pour obtenir votre pardon.

Votre dévoué, croyez-le bien,

Apollinaire Lebas

Paris, 1833, le 10 mai.

Mon ami (car l'on n'est jamais si bien blessé que par ses amis, n'est-ce pas ?), votre précédente lettre m'avait en effet plongé dans de terribles tourments. Sachez néanmoins que je vous remercie de votre franchise, qui m'aura évité, vous le souligniez, une erreur funeste. Vous avez mille fois raison : mon œuvre alchimique pêchait de ne pas aller au bout de sa propre logique.

Mais après avoir abattu mon projet et mon orgueil de philosophe, je vous crois susceptible de pouvoir leur redonner une impulsion, et là mon pardon vous serait tout acquis (il l'est, quoiqu'il advienne, je vous rassure).

Car la surprise est éventée, sachez-le.

Vous avez dans les cales de votre navire qui remonte de l'Égypte vers la France, la nouvelle en a circulé dans les antichambres, un objet magnifique, inouï, colossal, dont la nature m'émerveille. En un mot, je sais que l'expédition a prélevé dans un temple égyptien un obélisque dans son entier, et la ramène (au prix d'efforts que je devine considérables) pour l'installer en plein Paris.

Cette immense aiguille de pierre, gravée de cette mystérieuse écriture sacrée que Monsieur Champollion commence à entendre est, plus encore que la vieille tour en ruine que je me proposais de restaurer, la clef susceptible d'ouvrir la serrure symbolique dont je vous entretenais. Et j'ai laissé courir l'idée, dans les antichambres de l'Hôtel de Ville, de l'installer selon une orientation appropriée à mon projet, ma tocade, pour reprendre votre expression : dans le jardin des Tuileries ou, à défaut, sur la récemment rebaptisée Place de la Concorde. Si vous parveniez à appuyer l'une ou l'autre de ces propositions dans vos propres cercles, vous feriez de moi, et mille fois encore, votre obligé.

Avec gratitude,

Félicien Lolonois

Gibraltar, 1833, le 30 juin.

Cher ami,

Vous me voyez soulagé de vous savoir en bonne santé, et dans de telles dispositions.

Sachez que les indiscrets qui vous ont révélé la nature de ma cargaison ne vous ont pas trompé. Que vous deviniez un principe mâle en chaque pierre érigée m'emplit d'amusement potache, mais je vous concède une fois encore la logique propre de votre système. Certes, l'obélisque de granite pourrait jouer ce rôle auprès de Madame Louvre.

Toutefois, je me vois de nouveau dans l'obligation de pousser votre raisonnement.

Imaginez-vous un œuf naître de cette fécondation ? Et puisqu'elle se fait à l'égyptienne, mariant la pierre de Saint-Maximin au granite millénaire de Syène, verra-t-on sortir de terre, en manière de progéniture, quelque pyramide ou que sais-je encore dans la cour du Louvre ?

J'attends, vous le devinez sans nul doute, vos lumières sur ce point, et je vous le demande sans ironie aucune.

Au plaisir de vous voir fort prochainement,

Apollinaire Lebas

Paris, 1833, le 31 août

Cher ami,

Je ne crois pas un mot de vos dénégations. Vous vous moquez. La fécondation ne sera que spirituelle, bien entendu, et je serais d'ailleurs le premier surpris de voir un jour pousser une pyramide au Louvre !

Sachez que les indiscrets m'ont fait part des discussions en cours au Palais. Il semblerait que votre lettre, envoyée à l'architecte en charge des travaux, ait enlevé la décision. La Concorde ? Mon cher, vous me comblez et une fois encore, je me dois de vous pardonner vos taquineries. Elles ne sont que le prix modeste à payer en retour de votre aide précieuse, et de votre bienveillance. Merci encore, mon ami. Je vous sais gré de tous vos efforts.

Bien à vous,

Félicien Lolonnois

Paris, 1833, le 30 novembre.

Mon ami, très cher Apollinaire, me voilà anéanti. Tous mes beaux plans s'effondrent comme un château de cartes à l'ouverture d'une fenêtre, avant même de se voir mis en œuvre, avant même votre arrivée. Et je suis même surpris que vous n'avez soulevé avant moi cet argument. Peut-être avez-vous l'esprit trop pur pour cela, ou avez-vous par charité décidé de m'épargner cette avanie dernière ?

Mais le fait est là. Ma matrice féminine, mon bâtiment parfait, mon Louvre bien aimé... est vierge. Et le palais des Tuileries en représente l'hymen inviolé. Votre aiguille de pierre, quand elle se dressera fièrement au cœur de Paris, ne saurait suffire à déflorer ce qui est barré par plusieurs étages de construction. Si les Tuileries étaient abattues, il ne resterait sur la route du fluide cosmique que la petite entrée que constitue l'Arc du Carrousel, et il ne saurait figurer un obstacle.

J'ignore quoi faire. J'arpente mon atelier comme une bête en cage, j'ai jeté au feu, dans un accès de désespoir, des feuillets couverts de calculs et de formules. La perte est irréparable, mais je n'en ai cure. Toute mon existence perd son sens. Car l'alchimie, mon ami, plus qu'une réalisation, est un cheminement vers un état plus élevé de l'homme. Le mien s'arrête net. Je contemple les flammes qui dévorent mes rêves au moment où je vous écris.

En toute amitié,

Félicien Lolonnois

Paris, 1834, le 2 janvier.

Cher ami, cher Félicien,

Je vous cherche partout depuis que j'ai rallié Paris la semaine passée.

C'est en désespoir de cause que j'ai confié cette lettre à votre logeuse, qui n'a pas voulu me dire où vous vous trouviez. Elle a néanmoins consenti à vous la faire transmettre, mais ses manières de conspiratrice ne me disaient rien qui vaille. Faites-moi savoir instamment si vous recevez ceci. Votre dernière missive m'a plongé dans des abîmes d'inquiétudes, et j'ai entendu, sitôt débarqué, des rumeurs à propos d'une folle tentative. J'espère de tout cœur que vous n'y soyez pour rien.

Je tiens à votre amitié et à vous plus encore.

Apollinaire Lebas

Paris, 1834, le 9 août.

Cher ami, j'aimerais tant qu'ils vous laissent sortir. Vous auriez vu ces jours derniers des dispositifs d'une ingéniosité sans borne extraire l'immense obélisque du navire à quai. Il attendait d'être déchargé depuis son arrivée à Paris à Noël dernier, mais il a fallu construire les palans et machines permettant de le déplacer. Comment s'y sont pris les Anciens en leur temps, avec leurs moyens si rudimentaires, je l'ignore et je gagerai que ce mystère vous occuperait utilement l'esprit.

Pour ma part, je me sens une part non négligeable de responsabilité dans votre triste situation, et vous m'en voyez profondément navré. Je savais pourtant que votre projet vous tenait à cœur et j'aurais dû m'armer de bien plus de précautions avant de vous dire certaines choses, voire me taire tout simplement. Mais, pris au jeu de vos théories, j'en ai poussé la logique propre dans ses retranchements derniers, vous poussant à votre tour, par contrecoup, dans les vôtres, avec de terribles conséquences.

Je conçois votre amertume. Et votre désir de voir s'accomplir votre projet philosophal. Mais il vous a entraîné bien loin. Quelle idée avez-vous eue de vouloir réduire les Tuileries en miettes ? S'agissait-il, comme je le devine, d'ouvrir la cour du Louvre, de déflorer le palais des anciens rois ? Voyons, mon cher Félicien, tout cela est allé beaucoup trop loin. Remerciez votre maladresse et l'inclémence du temps qui a détrempe vos mèches et ainsi épargné le palais et ses occupants. Votre feu d'artifice eût été à la mesure de vos amants, mais mon cher Félicien, vous auriez pu tuer quelqu'un, y compris Leurs Majestés le roi et son épouse dont vous n'êtes pas sans savoir qu'ils y logent ordinairement !

Comptez néanmoins sur mon amitié. Je viendrai vous voir en votre maison de repos, et je fais mon possible pour qu'on vous en libère au plus vite.

Votre ami de toujours,

Apollinaire Lebas